NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

51 Nº 1 1924

Le Modernisme Anglican

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 1 - 14

https://www.nrt.be/it/articoli/le-modernisme-anglican-3127

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le Modernisme Anglican

« Si l'autorité ecclésiastique prétend lier nos esprits pour toujours à la philosophie des Pères de Nicée ou aux spéculations des théologiens de Trente, il est absolument sûr que ses ordres tomberont dans l'oubli... Si l'Église Romaine ne veut pas se plier aux exigences du modernisme, elle sera remplacée par une église indépendante » (1). Ses jours sont déjà comptés.

Ainsi vaticinaient des prophètes américains aux environs de 1910.

« Dans l'Église catholique, le modernisme, hélas! est mort » (2).

Ainsi gémit un de ses principaux chorèges, en l'an de grâce 1923.

Il est si bien mort qu'on ne redoute plus même ses futurs avatars (3), et que dans les milieux anglicans son décès, son retour au néant, est officiellement constaté (4).

A cette constatation, les Anglicans orthodoxes mêlent un peu de jalousie (5). Le péril dont s'est débarrassée l'Église

(1) Letters to His Holiness Pope Pius X by a modernist. Chicago. The Open Court. 1910. p. 278 et p. x. — (2) Loisy, A. dans *Revue Critique*. 1er sept. 1923 p. 326. — (3) Cf. l'excellent article du P. Léonce de Grandmaison. *Une nouvelle crise moderniste est-elle possible?* dans *Études*. t. 176. n. 18. 20 sept. 1923. p. 641. — (4) Cf. *The Modern Churchman*. A monthly Magazine to maintain the cause of Truth, Freedom and Comprehensiveness in the Anglican Communion, 1923. (t. XII) p. 597 : « So far as Rome is concerned, the modernist movement appears to be dead ». — (5) Cf. les déclarations du Rev. G. C. Rawlinson, au *Church Congress* de Birmingham, le 10 oct. 1921 (*Church Union Gazette*. nov. 1921, p. 261).

Romaine, ils le voient grandir chez eux. Et ils ne parviennent pas à trouver dans leur arsenal dogmatique l'arme efficace que mania si vigoureusement chez nous le pape Pie X. Ils cherchent vainement dans leur église l'autorité doctrinale incontestable et la discipline spirituelle obligatoire.

Solidement établi dans le groupe du *Modern Churchman*, le modernisme anglican gagne incontestablement du terrain. Il a pour lui son audace, son air libéral et ses promesses d'émancipation ; il a surtout pour lui les incurables hésitations de ses adversaires et les principes mêmes de la Réforme.

« Le protestantisme signifie une perpétuelle désagrégation ; les principes qui ont justifié les premières sécessions continuent à justifier toutes les autres ». C'est un évêque anglican qui nous le dit et qui, d'ailleurs, le regrette sincèrement et s'en déclare humilié (1).

L'apparition du modernisme anglican ne date pas d'hier. Lorsque Percy Gardner, un laïc, publia en 1899 son *Exploratio Evangelica* (2e éd. 1907) tout le système des négations « libérales » s'y trouvait déjà contenu. Chez lui, comme chez les modernistes continentaux, c'est l'agnosticisme kantien qui sert de base à la reconstruction religieuse. Le kantisme, nous dit un peu ingénument Percy Gardner, est reconnu aujourd'hui par tous ceux qui pensent, comme la seule forme acceptable de philosophie (2). Aussi la métaphysique est très logiquement supprimée. On la remplacera par la psychologie et par l'histoire. Nous connaissons ces tentatives de « traduction » et ce qu'il reste d'absolu dans une religion vide de métaphysique.

La *Churchmen's Union for the advancement of Liberal religious Thought*, fondée le 31 octobre 1898, a, presque en même temps que Percy Gardner, donné l'impulsion au moder-

(1) Ch. Gore. *Catholicism and Roman Catholicism*. Three addresses delivered in Grosvenor Chapel in advent 1922. London, Mowbray, p. 43. — (2) *Exploratio Evangelica*, p. xix.

nisme anglican. Dans son programme un peu diffus, elle assigne à son activité huit buts distincts. C'est beaucoup. Heureusement, sous les phrases différentes, la préoccupation demeure identique : maintenir le droit et le devoir qu'a l'Église d'Angleterre de remanier (*to restate*) ses doctrines, de temps en temps, pour les mettre d'accord avec les acquisitions de la science ou les progrès de la morale.

On ne calomnie personne en affirmant que la *Churchmen's Union* a marché dans un sens de plus en plus radical. Aujourd'hui, avec le *Hibbert Journal*, son organe *The Modern Churchman* est le héraut patenté du modernisme (1).

Ce qui est tout à fait singulier, du point de vue d'un catholique, c'est que ces modernistes anglicans sont pour la plupart des hommes d'église, dont plusieurs occupent des situations fort en vue. La *Churchmen's Union*, qui a pour président le Professeur d'Oxford Percy Gardner, compte, on ne sait trop pourquoi, quinze vice-présidents. Ici encore c'est beaucoup. Leurs noms sont tout un programme : Rashdall, dean de Carlisle ; Kirsopp Lake, le plus violent et le plus négateur de tout le groupe, Morrison, le Canon Plumptre... Les Conseillers sont eux aussi en nombre imposant : le canon Glazebrook, dont nous aurons à reparler, Fawkes, le Very Rev. Inge, dean de St Paul, Emmet, Miss Nussey, Miss Maude Royden... — car c'est un des vœux des modernistes anglais de voir non seulement les laïcs prendre leur part dans le gouvernement et l'organisation de l'Église, mais d'introduire les femmes dans le ministère spirituel proprement dit.

On se tromperait en s'imaginant que la doctrine de ces modernistes est inconsistante et vague. Elle est très négative, c'est sûr ; mais des négations peuvent faire un système

(1) *The Modern Churchman*. A monthly Magazine to maintain the cause of Truth, Freedom and Comprehensiveness in the Anglican Communion. Oxford. Blackwell. Ce périodique en est à sa douzième année (1923).

cohérent. C'est même alors qu'elles deviennent dangereuses. Et le système existe chez ces ennemis de toute dialectique conceptuelle et chez ces contempteurs des théories abstraites.

Un *Credo* obligatoire, une Bible s'imposant de la part de Dieu, des *articles* de foi, tout cela doit être simplement aboli. Je garderais volontiers le *Te Deum*, déclare en 1921 le dean Inge, et je laisserais tomber les trois *Credo*. Les *Credo*, écrit le professeur Bethune Baker, qui depuis trois ans a passé ostensiblement au modernisme, les *Credo* ne sont que des cantiques ou des souvenirs. — Remarquons en passant que Bethune Baker est professeur de... théologie à Cambridge et qu'il doit donc, par métier, former les futurs clercs de l'Église anglicane. — L'idée même de *credenda* quelconques est tout à fait étrangère à la religion du Christ, affirme un peu rapidement le Rev. F. E. Hutchinson, et le Dr Bindley lui fait écho en déclarant que les *Credo* ne sont ni nécessaires ni désirables. Enfin l'éditeur du *Modern Churchman*, le Rev. Major, principal du Ripon Hall, revendique le droit pour chaque membre de l'Église d'Angleterre de réinterpréter ou même de rejeter n'importe laquelle des affirmations du *Credo* (*any statement in the Creed*) (1).

Armés de cette Magna Charta d'un nouveau genre, nos anglicans modernistes vont s'employer à réinterpréter et à purifier et à rejeter. Il leur faut une religion sans souillure (*undefiled*) et les mots de nettoyage (*cleansing*), d'adaptation, de libération reviennent avec persévérance sous leur plume. On retrouve toute cette phraséologie, passablement vieillotte chez nous, et que personne ne s'est jamais donné la peine de définir, cette « topique » du modernisme avec ses « catégories » habituelles : regarder en arrière, regarder en avant ; être avec

(1) Cf. sur tout ceci, outre le *Modern Churchman*, CHARLES HARRIS, *Creeds or no Creeds ?* A critical examination of the Basis of modernism, avec une préface du Bishop of Lichfield. London. Murray, 1922, p. 292 et suiv.

la tradition ou marcher avec le progrès ; religion statique ou religion dynamique ; formules mortes ou pensée vivante ; écorce ou noyau ; logique conceptuelle ou expérience vécue ; extérieur ou intérieur... (1) Le Rev. Major réussit des merveilles grâce à ce petit vocabulaire de poche. Le procédé est d'ailleurs à la portée des intelligences les plus pédestres.

Le miracle, pour ces modernistes, n'a plus de sens. Ne nous attendons pas à une critique scientifique de la conception même du miracle. On ne nous offre, chez les *Modern Churchmen*, rien qui ressemble, fût-ce de loin, aux études d'Édouard le Roy par exemple. La méthode est plus expéditive et infiniment moins coûteuse. Voici. « Le chrétien d'après-guerre a cessé de se préoccuper du miracle. La chose ne l'intéresse plus. La disparition de la notion de miraculeux dans la pensée religieuse moderne est un fait. Le miracle a reçu le coup de grâce quand on s'est aperçu que Dieu n'intervenait pas pour faire cesser la guerre par un prodige » (2). Et c'est tout. Car c'est ainsi qu'on raisonne en janvier 1921, et c'est de cette manière qu'on interprète ou qu'on réinterprète les faits et les doctrines. A une époque où le spiritisme ravage l'Angleterre et où le *Raymond* d'Oliver Lodge passe par plusieurs douzaines d'éditions ; à un moment où sur dix automobiles pas une peut-être n'a pas sa « mascotte » ; à un moment où tous les genres de superstition et toutes les formes de croyance au merveilleux pullulent, on nous écrit bien tranquillement que « la pensée religieuse moderne » a éliminé la notion même du miracle et que les hommes ne s'intéressent plus aux prodiges.

Les fameux *XXXIX articles* ne sont pas beaucoup mieux traités que les miracles. Quelques-uns parmi les anglicans voudraient qu'on les remaniât. Nos modernistes trouvent

(1) Cf. Rev. Alfred Fawke-. *Studies in Modernism*. London. Smith Elder, 1913, p. 442 et suiv. Toute la critique consiste à jouer de ce petit vocabulaire. — (2) *The Modern Churchman*. 1921, janv., p. 510.

qu'ils ne valent pas cette peine et qu'il est bien inutile de médicamenter un mort. Par une allusion aux trente-neuf coups de lanière que S. Paul reçut plusieurs fois de ses frères les Juifs — *quadragenas una minus* — on appelle ces articles, les quarante coups moins un (*The Forty Stripes save One*) (1).

Quand la règle de foi n'existe plus, toutes les aberrations doctrinales deviennent possibles. On le vit bien en Angleterre, lors de la fameuse conférence tenue à Girton College à Cambridge en septembre 1921. La réuniou était composée de modernistes notoires. Avec cette curieuse cécité dont sont parfois affligés les Universitaires, plusieurs professeurs, sous prétexte de mettre d'accord la religion et la conscience moderne, réussirent à scandaliser tout ce qui, dans l'Église anglicane, tient encore à la foi. Ils annonçaient un évangile tellement étrange que leurs propres fidèles en furent épouvantés (2). Le sujet de la discussion était la personne même et la mission du Christ; plus précisément : le Christ et les Credo. Kirsopp Lake et Jackson voulurent bien reconnaître que le Christ avait vécu jadis, mais ne virent en lui qu'un prophète très banal et de type assez vulgaire (*a very commonplace and uninspiring prophet*). Ces violences ne furent pas approuvées par la majorité de la réunion, et le groupe de Kirsopp Lake forma la gauche de l'assemblée (3).

Le dean of Carlisle, Rashdall, proposa comme une théorie

(1) *Ib.* 1922, p. 171. — (2) C'est une erreur assez fréquente chez les modernistes, de ne pas s'apercevoir que le public ne les suit pas. A Oxford même, le mouvement philosophique actuel est, dans la jeune école, avec Cook Wilson, nettement antikantien. Dans le même sens cf. JOHN VANCE. *Reality and Truth*. Longmans, 1917. Le gros ouvrage de S. ALEXANDER. *Space, Time and Deity*, a surpris et ennuyé les modernistes. C'était une preuve que la métaphysique, leur grande ennemie, vivait encore et qu'elle n'avait pas *entered that cul-de-sac which some people had been anticipating* (cf. *The Modern Churchman*. 1921, p. 546). — (3) Ils ont depuis commencé la publication d'un gros ouvrage bien radical. *The beginnings of Christianity*.

plausible le vieil adoptianisme. Le Christ, comme pour Paul de Samosate, aurait été naturellement un homme et rien qu'un homme, mais puisque Dieu est un peu en toute chose, on peut admettre qu'il se réalisait plus parfaitement dans cet homme et, dans ce sens, on peut dire que le Christ est divin. Avec une rare désinvolture Rashdall affirma que S. Athanase et S. Irénée avaient soutenu, en fait, une christologie adoptianiste, assertion qui ne peut pas résister à un examen impartial des textes les plus authentiques (1).

Le Canon Glazebrook confia au public que la formule de Chalcédoine sur les deux natures était un simple aveu de faillite (*an acknowledgment of failure*). D'après lui la logique poussée à bout, et dans un domaine où elle n'avait rien à voir, a permis à l'autorité conciliaire d'imposer aux fidèles une conclusion aussi étrangère à la révélation du Christ qu'opposée aux traditions de l'antiquité. Le *Credo* de Chalcédoine s'est maintenu sans droit valable pendant treize siècles. Hegel le premier l'a réinterprété et corrigé.

Les autres orateurs, mis en verve par ces hardiesses, y allèrent chacun de leur petite théorie. A les entendre le grand danger était, partout aujourd'hui, l'apollinarisme. Il fallait donc « humaniser complètement » le Christ. On s'y employa si bien que le vieux Théodote, le corroyeur, en aurait oublié la condamnation dont le frappa le pape Victor. Il était clair que dans la liberté absolue des opinions le *Credo* de l'orthodoxie faisait naufrage.

(1) Le dean de Carlisle n'a pas l'air très au courant des doctrines de S. Thomas. Il écrit tout crûment que ce dernier n'a jamais admis en Dieu qu'une Trinité impersonnelle, puisque les personnes ne sont que des *respectus*, de pures *relations*... Il s'est aventuré aussi sur le terrain de l'Ancien Testament, mais un vieux *scholar* éprouvé l'a reconduit à la frontière de main de maître. Cf. C. F. Burney. *The old Testament. Conception of the Atonement fulfilled by Christ*, with a Criticism of Dr Rashdall's Bampton Lectures. A sermon preached before the University of Oxford on June 18, 1920. Oxford University, p. 17 sq.

« Notre situation la voici, disait le bishop Gore au Church Congress de Birmingham, le 10 octobre 1921, nous devons reconnaître qu'il y a tout un groupe important d'hommes instruits, et parmi eux beaucoup de dignitaires ecclésiastiques, professant des opinions religieuses directement subversives des bases mêmes du Credo » (1).

Le bishop Gore avoue que cette situation est anormale. Et il ajoute avec une facilité qui surprend un peu. « Oui, cette situation est anormale, mais depuis que je vis, je n'ai encore rencontré, dans tous les domaines, que des situations anormales ». Et tout en réclamant une intervention de l'autorité, il s'applique d'avance à la minimiser.

L'autorité doctrinale dans l'Église d'Angleterre n'est pas facile à découvrir. Il semble que les conflits devraient être réglés par les évêques, et d'instinct, comme par une réminiscence ancestrale, c'est encore à eux que les fidèles embarrassés recourent. Rashdall a bien pu écrire que les évêques feraient bien de rejeter explicitement et totalement tout épiscopat de droit divin et de se dire les commissaires du peuple (2). La foule n'est pas mûre pour ces changements, et après le scandale de la Conférence de Girton, les plaintes affluèrent en haut lieu. Sa Grâce, le primat de Cantorbéry, le très révèrend Randall Thomas Davidson répondit que l'affaire n'était pas si grave et ne méritait pas tout le bruit qu'on en faisait. Toutefois lors de la Convocation de la Chambre Haute de la Province, c'est-à-dire lors de la réunion des vingt-cinq bishops relevant de son siège, la question fut examinée et une déclaration mise sur pied. Rien n'est plus significatif que ce

(1) Cf. *The Church Union Gazette*. nov. 1921, p. 259. — (2) *The Modern Churchman*. 1921, janv., p. 524. Très ému par les attaques violentes que lui avaient values son attitude à la Girton Conference, il essaya de se justifier dans : *Jesus Human and Divine*. Three Sermons together with a theological essay. London. Melrose, 1922. Il n'a réussi qu'à prouver le bien-fondé des plaintes portées contre lui.

document. On n'y trouve pas un mot qui indique la conscience d'une autorité quelconque chez ces évêques. Ils parlent de la nécessité qui incombe à chaque homme de bien étudier les questions dont il s'occupe, du devoir général de la bienveillance, et enfin ils ajoutent : « La Chambre Haute déclare qu'elle est persuadée que l'adhésion à certains articles du Credo concernant la préexistence éternelle du Fils, sa vraie divinité, et son Incarnation, est essentielle à la vie de l'Église ».

Nous savons maintenant que la Chambre Haute est persuadée de toutes ces choses ; mais elle a eu bien soin de ne pas dire qu'elle imposait la même adhésion aux fidèles, sous peine de se voir exclus de la communion ecclésiastique.

L'assemblée des évêques de la Convocation d'York fut plus nette. Elle n'osa blâmer ouvertement les *Modern Churchmen*, mais elle désapprouva l'idée même de Conférences publiques sur des sujets doctrinaux plus ou moins scabreux. Enfin, à l'unanimité, elle déclara : « la divinité de Jésus-Christ est non seulement le roc sur lequel repose le Christianisme... mais l'Église adore Dieu dans le Christ, et révère en Jésus crucifié la suprême révélation de l'amour de Dieu, réconciliant une race coupable par le sacrifice de lui-même ». L'archevêque d'York, Cosmo Gordon Lang signa au nom de tous ses collègues.

Malgré cette affirmation, il est clair que pas plus que ceux de Cantorbéry, les évêques de la province d'York ne font usage de leur autorité. Ils évitent à dessein de se prononcer sur le point en litige. On ne leur demandait pas ce qu'ils pensaient ; on ne sollicitait pas même un avis ou un conseil ; on leur demandait ce qu'il *fallait* croire et on sollicitait une règle de foi. Ils ont refusé de répondre. Ils n'ont pas osé agir comme docteurs de l'Église, ni comme défenseurs de la croyance. Les anglicans orthodoxes le leur ont dit sans détours.

L'Église épiscopale d'Écosse n'a pas beaucoup de prestige. Elle n'a que sept évêques, assez mal payés, et peu de

fidèles (1). Elle est moins fascinée par le prestige des Universitaires d'Oxford et de Cambridge, que ses sœurs d'York ou de Cantorbéry. Aussi ces évêques montagnards, plus résolus ou moins circonspects, ont écrit au sujet de la Girton Conference de 1921, une lettre collective très vigoureuse. Ils ont déclaré que les discours des conférenciers étaient un défi lancé à l'Église d'Angleterre et que la foi de Nicée devait être considérée comme un minimum intangible. Les *Modern Churchmen*, bien installés dans leurs prébendes, se sont doucement moqués du zèle de ces nouveaux prophètes et de leurs menaces impuissantes : foudres mouillées!

Un cas typique de cette impuissance des évêques anglicans dans les questions doctrinales, c'est peut-être l'aventure qui survint au Rév. chase bishop d'Ely (2), dans ses démêlés avec un de ses « canons » M. S. Glazebrook. L'histoire vaut d'être contée.

Glazebrook est un moderniste avéré. Lorsque le Rev. Major voulut lancer la *Modern Churchman's Library*, il s'adressa à cet exégète. Il s'agissait d'inaugurer une collection de petits volumes, dans le genre des *Religionsgeschichtliche Volksbücher* allemands. Les ouvrages seraient composés par des membres bien authentiques de l'Église d'Angleterre, et destinés surtout aux laïcs. Aucune philosophie technique, aucun appareil savant. Entendez surtout : beaucoup de simplifications meurtrières du dogme. Glazebrook publia en 1918 : *La Foi d'un ecclésiastique moderne* (3). Voici quelques spécimens de cette religion popularisée. La Trinité : l'expérience des hommes les amène à concevoir Dieu comme Père, comme Frère et comme Identité idéale à la manière de l'esprit humain

(1) Alors que le primat de Cantorbéry reçoit une allocation annuelle de 15000 livres sterling, le *Primus* d'Écosse doit se contenter de 1261 livres, et son collègue, l'évêque d'Argyll, de 832. — (2) Il vient de donner sa démission. — (3) ***The Faith of a Modern Churchman.*** **London, Murray,** 1918. VIII-118 p.

dans l'homme. Ils expriment l'identité de ces trois conceptions en disant que Dieu est trinité. Le mot *personne* ne s'applique d'ailleurs à Dieu qu'en raison de l'humanité du Christ (1).

La rédemption : le Christ a dit que son sang serait le sang de la nouvelle alliance. Il ne s'agissait pas d'un sacrifice ni d'une rémission des péchés. La rédemption consiste uniquement dans l'intelligence que l'homme acquiert des dispositions divines, dans cette persuasion qui le saisit que Dieu est amour. Le sang du Christ est rédempteur, comme signe ; et il faut comprendre ses paroles, comme celles du Garibaldien qui disait : Mon sang est l'encre même qui signera la charte de l'unité italienne (2).

La Résurrection : aucune réanimation du cadavre n'a eu lieu ; les apparitions seules ont fondé la croyance (3).

Il faut donc changer le *Credo* (4) ; il faut supprimer le dogme de la naissance virginale, de la Résurrection, avec la descente aux enfers et l'ascension *ad dexteram Patris*. Le baptême des enfants n'est qu'une belle coutume. Rien n'autorise à croire qu'il produise un effet quelconque. Prier pour obtenir la pluie par exemple, c'est demander à Dieu de se contredire. Le pain et le vin dans l'Eucharistie ne sont que des symboles. L'épiscopat n'a rien d'une institution divine, etc... etc... (5)

La publication de ce volume causa quelque émoi. Le Rev. Chase, bishop d'Ely, exprima sa désapprobation dans une lettre au *Times*. Glazebrook répondit aussitôt avec un peu d'impertinence que l'Église d'Angleterre, loin de considérer les évêques comme infaillibles, n'admettait pas même l'infaillibilité des Conciles, et il cita l'article XXI où il est dit que les Conciles généraux *may err and have erred even in things pertaining to God* (6). L'évêque répliqua en publiant un

(1) *Op. cit.* p. 8. — (2) *Ib.* p. 14. — (3) *Ib.* p. 23. — (4) *Ib.* p. 80. — (5) Toutes ces négations sont formellement exprimées dans l'ouvrage cité. — (6) Cf. F. H. Chase. *Belief and Creed.* Macmillan. 1918. p. 8.

petit volume de discussion courtoise, entremêlée de dissertations historiques. Glazebrook ne se tint pas pour battu et, sur un ton très jovial et assez irrévérencieux, le prenant même parfois de bien haut avec son évêque, il lui déclara qu'il ne changerait pas d'avis et que l'autorité scientifique — la seule acceptable — du Rev. Chase ne lui semblait pas suffisante (1). Le pauvre évêque en fut réduit à reprendre la plume et à réitérer ses arguments. (2) Il entrevoyait à l'horizon du modernisme le spectre d'une religion chrétienne vide de tout contenu dogmatique, avec un Christ tout ordinaire et sans valeur transcendante ; un christianisme doublé peut-être d'une théosophie vague et inconsistante, mais incontestablement défunt.

... Et les choses en restèrent là. Le Canon Glazebrook continua à exercer ses fonctions ecclésiastiques et à enseigner tout ce qu'il voulut.

La même chose s'est passée il y a un an à peine, dans l'Église épiscopalienne d'Amérique. Le docteur Grant, recteur de l'église de l'Ascension à New-York, ayant prêché deux sermons, où il niait assez nettement la divinité du Christ, fut admonesté, dans une lettre très sévère, par l'évêque protestant de New-York, le docteur Manning. Il répondit aussitôt par un long manifeste. Loin de se justifier, il aggravait ses premiers dires, niait carrément la possibilité du miracle, déclarait la philosophie agnostique seule admissible et prenait avec l'Évangile les libertés les plus complètes.

On attendait la riposte de l'évêque. Grant avait déclaré qu'il voulait le braver, le sommer de faire usage de son autorité ou supprimer celle-ci définitivement dans l'esprit de tous. Il avait pour lui un groupe compact de laïcs. L'évêque, sentant qu'il ne serait pas appuyé, n'osa pousser l'affaire plus

(1) *The Letter and the Spirit.* A reply to the Bishop of Ely's criticisms on the Faith of a modern Churchman. London, Murray, 1920, VIII-152 p. — (2) *The Creed and the New Testament*, being an Examination of Canon Glazebrook's « The Letter and the Spirit ». Macmillan. 1920, 94 p.

loin et les modernistes anglo-saxons enregistrèrent avec jubilation cette nouvelle défaite du prétendu pouvoir doctrinal.

La question du modernisme est devenue plus cuisante encore, depuis que des efforts sont tentés pour grouper les activités, jusqu'ici fort anarchiques, des sociétés protestantes des missions. L'entente ne peut se faire qu'au détriment de la doctrine. Le *Credo* mitoyen, adopté par les Unitariens et les Anglicans, par les Baptistes et les Méthodistes, ne pourra pas être fort précis. La *Church Missionary Society* est très alarmée de voir le modernisme gagner même les missionnaires. Elle estime que sur 4000 missionnaires travaillant dans l'Inde et les pays limitrophes, la moitié ne croient plus à la Bible.

Les efforts tentés depuis quatre ans surtout par l'Église d'Angleterre pour se rapprocher des Églises orthodoxes orientales sont gênés par la même équivoque du modernisme. Beaucoup de clergymen pensent qu'entre le monophysitisme de ces Églises et le nestorianisme, pratiquement admis par les anglicans libéraux, le seul accord possible est un malentendu volontaire. On décidera que les divergences de doctrine sont, par définition, sans importance. Malheureusement les orthodoxes sérieux — les seuls qui comptent, les seuls surtout sur lesquels on puisse compter — n'admettent pas cette tolérance universelle, et il est difficile d'unir l'obstination têtue des orientaux, attachés à leurs formules, et le scepticisme raffiné des modernistes, dédaigneux de tous les Credo. On n'a pas encore réussi.

En attendant, à l'intérieur de l'Église d'Angleterre, le modernisme provoque un nouveau clivage (1). Ceux qui veulent une Église réelle, avec un dogme et des chefs, peuvent de moins en moins s'accommoder de l'indifférence doctrinale ;

(1) Les ouvrages modernistes se sont multipliés depuis ces dernières années. Cf. p. ex. MAJOR. *The Gospel of Freedom*. 1912. EMMET. *Conscience, Creed and Critics*. 1918. F. E. HUTCHINSON. *Christian Freedom*. 1920. COHN. *The Bible and Modern Thought*, etc...

ceux qui n'étaient chrétiens que par routine traditionnelle et par contagion sont secoués dans leur apathie par les déclamations violentes des modernistes, et se joignent volontiers à ces libéraux si peu exigeants.

Il semble que, malgré tous les essais d'union, un fossé se creuse. L'option devient chaque jour plus impérieuse. Il ne s'agit plus de choisir entre le protestantisme traditionnel et le catholicisme mitigé ; il s'agit encore bien moins de revenir à la *Via media* des tractariens et de chercher entre le Calvinisme et le Catholicisme un chemin raisonnable ; c'est entre le Romanisme et le Modernisme qu'il faut décider. « Evangéliques ou tractariens, c'est le passé : ceux qui marchent deviendront romains ou modernistes. Et il faut bien qu'on marche » (1).

Ce n'est pas nous qui le disons, ce sont les Modernistes eux-mêmes. Il n'y a pas moyen d'indiquer plus nettement que le « Romanisme » est le seul christianisme réel, et qu'en dehors de lui il n'y a que des apparences, des étiquettes et des simulacres.

Pierre CHARLES, S. I.